

TRAVELLING SUR UN CINQUANTENAIRE

Le cinéma algérien, autrement vu

(1^{re} partie)

Les blessures infligées au peuple et au pays et le sacrifice d'un million et demi de martyrs ne pouvaient laisser indifférents nos cinéastes qui s'attelleront durant une décennie (1962-1972) à nous faire revivre à l'écran des moments tragiques et sublimes de la guerre de Libération nationale. Pour mener ce combat contre un ennemi aguerri, l'une des plus grandes puissances militaires du monde, la Révolution algérienne mobilisera toutes ses potentialités, y compris l'arme la plus humaine : l'art.

Œuvres de feu et de lumière

L'art cinématographique algérien est né en pleine lutte de libération. Il est le produit des années de feu. La Révolution, à qui il doit son essor impétueux, n'a pas hésité à l'utiliser dans sa lutte politique contre le colonialisme. Un grand rôle dans cette importante entreprise fut joué par le metteur en scène français René Vautier Aujourd'hui, quand nous revoions certains passages des documents émouvants filmés entre 1957 et 1962, notre pensée va tout droit à ceux qui sont tombés très tôt au champ d'honneur la caméra à la main. Ali Djenaoui, Maâmar Zitouni, Othmen Merabet, Mahmoud Fadhel, Mourad Ben Raïs, Salah Eddine Senoussi, Karoubi Ghaouti Mokhtar, Abdelkader Hassena, Slimane Bensemane sont de glorieux patriotes qui ont payé de leur vie leur participation pacifique à la Révolution. «Production cinématographique 1957-1973», ministère de l'Information et de la Culture, année 1973).

Malgré d'énormes difficultés, le cinéma algérien allait donner ses pousses. De poignants documentaires seront réalisés durant cette période. Il s'agit notamment de *L'Algérie en flammes* de René Vautier (1958), *Sakiet Sidi Youcef* de Pierre Clément (1958), *Les fusils de la liberté* de Djamel Chandlerli et Mohamed Lakhdar Hamina (1961), *Yasmina* de Djamel Chandlerli et Mohamed Lakhdar Hamina (1961).

Ayant eu, par ailleurs, un retentissement international, la Révolution algérienne a su gagner à sa cause des hommes épris de justice parmi lesquels des cinéastes russes, bulgares, chinois, allemands de l'ex-RDA, qui ont filmé eux aussi des témoignages éloquentes. Ces films ne prétendaient nullement faire figure d'œuvres artistiques, car ni les moyens humains ni les moyens techniques ne pouvaient permettre de satisfaire aux exigences du film élaboré. Néanmoins, grâce à la volonté



Mohamed Lakhdar Hamina.

et à l'effort des cinéastes de la Révolution, des témoignages poignants sur les atrocités commises par l'armée coloniale et la détermination d'un peuple à lutter jusqu'à la victoire ont pu être fixés sur la pellicule.

Au lendemain de l'indépendance, nos jeunes réalisateurs ne se posaient pas la question de la voie à suivre, bien que certains brasseurs d'affaires aient essayé de reconverter le jeune cinéma en «cuisine» du film commercial. Le chemin était déjà tracé depuis l'école du combat.

Ils continueront dans la tradition du film documentaire qui allait engager notre cinéma sur la voie d'un haut patriotisme, tendant vers l'incarnation des idées révolutionnaires.

Qui ne se souvient de *La nuit a peur du soleil* de Mustapha Badie (1965), grande fresque qui retrace des moments importants de l'histoire du peuple algérien. Ce film saisissant permet surtout de deviner l'état d'âme des valeureux djounoud qui, une fois rentrés chez eux après la victoire, ont éprouvé une déception amère en constatant que la domination étrangère refoulée, ils n'étaient pas pour autant débarrassés de ceux qui naguère vivaient en bonne intelligence avec le colonialisme. Ces féodaux n'avaient rien perdu de leurs privilèges ni de leur éclat. Au contraire, ils consolideront leurs positions en s'alliant à la nouvelle bourgeoisie nationale.

L'historien Mohamed Harbi, analysant cette période écrira : «Ce sont les enfants des familles qui ont fait leur ascension dans le sillage de la colonisation qui ont été les principaux bénéficiaires de l'indépendance.» (*El Watan* du 10 juin 2012). C'est la mort dans

l'âme que ces moudjahidine qui ont survécu miraculeusement à la guerre ont compris que les idéaux pour lesquels sont tombés 1,5 million de chouchas s'effritaient déjà.

La course aux privilèges avait déjà commencé. Face à cette réalité amère, ces braves et authentiques combattants ont pris conscience qu'un autre combat les attendait. Ce sont là les moments forts du film *La nuit a peur du soleil* réalisé par Mustapha Badie en...1965.

Tout autant émouvant est *Le vent des Aurès* de Mohamed Lakhdar Hamina (1966), où une mère prise dans la tourmente de la guerre part à la recherche de son fils unique arrêté par les soldats français. *La voie* de Slim Riad (1968) relate les conditions pénibles de détention dans les camps de concentration durant la guerre de Libération nationale. Malgré la violence et les humiliations au quotidien, les détenus n'abdiquent pas. Ils résistent et continuent de lutter avec détermination, en utilisant d'autres formes de combat. *Thala* d'Ahmed Rachedi, adapté du célèbre roman *l'Opium et le Bâton* de l'écrivain algérien Mouloud Mammeri, insiste sur l'abnégation et le courage d'un village de Kabylie pendant la Révolution.

La consécration du cinéma algérien viendra avec le film *Chronique des années de braise* de Mohamed Lakhdar Hamina qui obtint en 1975 la Palme d'or au Festival de Cannes. Durant la première décennie du cinéma algérien (1962-1972), la guerre de Libération était le thème central des films. Cette thématique a, comme qui dirait, dicté l'orientation politique à toute notre cinématographie. 50 ans après l'indépendance, alors que les

thèmes liés à l'actualité occupent en grande partie nos écrans, celui de la guerre de Libération continue de susciter l'engouement de nos cinéastes. Ainsi, Ahmed Rachedi, encore une fois, se retournera vers cette période pour nous faire revivre d'autres épopées du peuple algérien. Mais cette fois-ci, il choisira une voie inédite : raconter la guerre à travers une figure emblématique de la Révolution, Mustapha Ben Boulaïd.

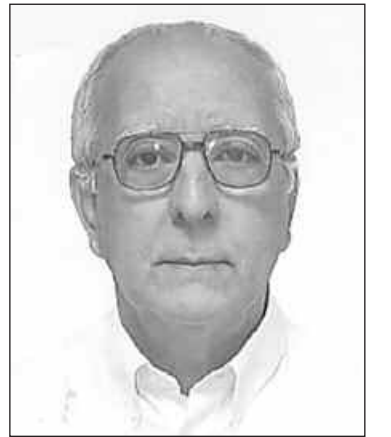
Ce héros national sera le personnage central du film éponyme. Par le passé, pour mettre en évidence le caractère authentiquement national de la guerre de libération, nos réalisateurs mettaient plus l'accent sur le peuple que sur des héros et des destinées individuels. Cette occupation était-elle un choix délibéré des réalisateurs ou une forme de censure imposée par ceux que la vérité historique dérange ? Sinon comment expliquer que des décennies durant, des hommes aussi illustres que Zighout Youcef, Didouche Mourad, Larbi Ben M'hidi, Abane Ramdane, Amirouche, Si L'houes, colonel Lotfi et d'autres n'ont pu être immortalisés à l'écran ? Leur «résurrection» par l'image faisait-elle si peur à ceux qui ont manœuvré à contresens des idéaux pour lesquels ces héros sont tombés, au point même de vouloir les effacer de la mémoire collective ?

Ahmed Rachedi a brisé un grand tabou. Alors, peut-on espérer à l'avenir que cette injustice soit définitivement réparée, car la censure n'abdique pas encore. Ahmed Rachedi dans son film sur Krim Belkacem était obligé d'expurger le scénario de la partie post-indépendance.

Les œuvres consacrées à la Révolution ne sont pas des films sur la guerre mais surtout des films sur l'amour de la patrie. Faut-il encore pour bien faire ne pas réduire l'art à un simple moyen de propagande, chargé de moraliser ou d'informer les masses.

Il est avant tout l'expression d'une pensée profonde. Pour prétendre à cette portée sublime de l'art, nos artistes dans leurs œuvres sur la Révolution doivent songer à peine en détail toutes les nuances qui caractérisent l'image d'un peuple, son héroïsme, son amour de la patrie, ses sentiments pour ses ennemis et ses camarades de combat.

En un mot, reproduire avec authenticité aussi bien les pages glorieuses qui ont marqué la guerre de Libération que les moments sombres et douloureux qui ont jalonné cette période. Seuls de tels films



Par Hacène-Lhadj Abderrahmane

auront la qualité d'œuvres historiques. Dans le cas contraire, ils ne seront que de simples remakes des films hollywoodiens où l'action prédomine et élude l'analyse événementielle.

Une guerre est toujours horrible. Personne n'a le droit de traiter ce thème avec légèreté. Notre peuple, qui a payé un lourd tribut pour reconquérir son indépendance le sait. C'est pourquoi, par moment, ceux qui ont vécu cette période ont le sentiment que les films qui relatent ces événements le font d'une manière imparfaite.

Le dernier en date à s'être exprimé avec colère à ce sujet est un ancien condamné à mort. Mustapha Boudina, après avoir visionné le film *Zabana*⁽¹⁾, a déclaré à la presse que certains passages n'étaient pas du tout conformes à la réalité. Nous comprenons aisément la réaction de M. Boudina, car qui mieux qu'un ex-condamné à mort pourrait ressentir l'état d'âme de ces glorieux fidayine qui attendaient à chaque pointe du jour l'exécution de la terrible sentence. Une fois extraits de leur cellule, ils avançaient avec courage et résignation vers l'échafaud, sans aucun signe extérieur de peur ou d'angoisse. Tel fut Ahmed Zabana, selon les témoignages de l'époque. La reconstitution historique dans un film doit être rigoureuse, les personnages et les événements crédibles. Ils ne doivent faire l'objet d'aucune altération quand bien même il s'agirait d'un film de fiction où une part de subjectivité est tolérée, comme dans toute création artistique. Mais cette part de liberté que s'octroie l'artiste ne doit nullement répondre à des caprices personnels ou à des fantasmes. Elle doit être soumise aux lois de la création artistique. En d'autres termes, quand il s'agit d'un film qui traite d'une époque ou d'un personnage replacé dans son contexte historique, le scénario doit être le reflet fidèle du passé. La fiction est nécessaire mais elle doit être greffée sur l'événement réel⁽²⁾.

H. L. B.
(A suivre)